

Charlois Gérald

Je me souviens du présent.

Monographie pour la certification de superviseur d'équipes de travailleurs sociaux.

**Année 2015-2016
XXI ème promotion**

Institut Européen Psychanalyse et Travail Social

Entre,
Ce que je pense,
Ce que je veux dire,
Ce que je crois dire,
Ce que je dis,
Ce que vous avez envie d'entendre,
Ce que vous croyez entendre,
Ce que vous entendez,
Ce que vous avez envie de comprendre,
Ce que vous comprenez,
Il y a dix possibilités qu'on ait des difficultés à communiquer.
Essayons quand même...
Bernard Werber – *Le père de nos pères*.

1ère scène

Je suis assis, adossé contre un mur. Mes genoux sont à demi pliés et mes poings soutiennent mon menton. Un peu comme le Penseur de Rodin, mais à deux mains. Mon regard est dirigé droit devant, sur un réveil posé au sol près de moi. La consigne était simple: «représentez-vous sur une feuille de papier, ici et maintenant».

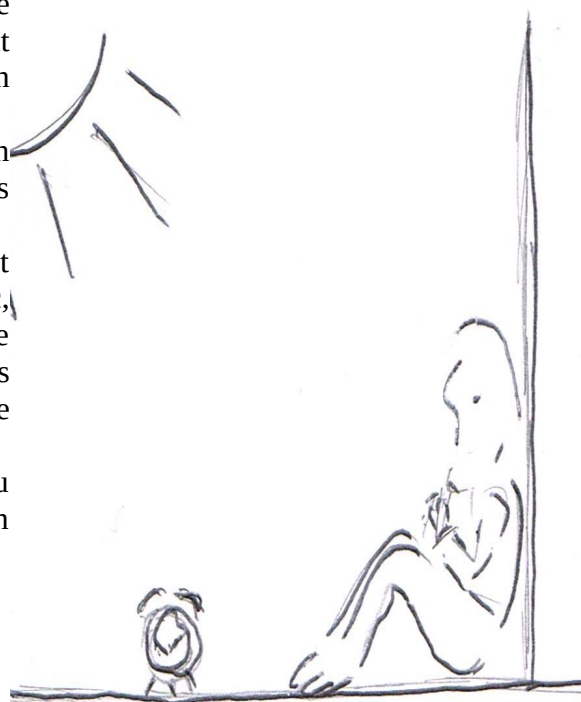
Nous n'obtiendrons pas d'autres précisions de Jacques et Françoise, les deux psychothérapeutes venus de Paris pour animer ce que les formateurs de l'École d'Infirmiers nomment «la Vie de Groupe».

Ça commence bien, cette formation d'adultes. La joie du premier jour, de ne pas suivre une formation «scolaire» faite d'apprentissages ennuyeux, desquels je me suis extrait tout au long de mes dix-sept premières années, cohabite avec un sentiment mal défini de honte ou d'inquiétude.

Comment vais-je manier le crayon pour exprimer un indicible sentiment, moi qui ne suis pas plus doué en arts plastiques que pour rabâcher des leçons insensées?

La vie est une tartine de merde. Est-ce cette maxime souvent répétée par mon père, que j'allais illustrer, sur le carré blanc, miroir de ma pensée? Non! Je n'éprouve pas à ce moment le désir de provoquer. Je ne connais pas suffisamment les intervenants, ni mes collègues qui semblent partager le même embarras.

Je vais donc essayer de coller le plus possible à la réalité du moment. A ma réalité. Peu m'importe ce que les autres en



penseront. C'est une tentative d'auto persuasion. Je sais au fond de moi, que le regard des autres ne m'est pas indifférent.

Je dessine donc maladroitement ma personne sur le papier. Je sais que ce tableau ne finira pas au Louvre.

Mon souvenir ne m'indique pas si mon œuvre est colorée, mais je me rappelle que l'attitude est représentée.

L'interprétation que les deux analystes me pousseront à faire révèle quelques détails que je n'imaginai pas en m'actant sur la feuille. Je souris en pensant que 22 années de fondation puissent apparaître dans les 22 cm qui représentent mur et sol. Que ma position picturale s'ouvre vers un avenir radieux. J'ai bien fait d'y mettre un soleil en haut à gauche comme dans les dessins d'enfant... Par contre, que dire du réveille-matin posant sur ses trois pieds et muni de deux grosses cloches qui ne teintent pas sur le dessin. Je n'ai pas peiné à le représenter. Je me suis inspiré de celui qui bordait mon lit, celui que je déplaçais dans le couloir quand son tic-tac devenait insupportable.

Que faisait là cet objet, par moi mal aimé, que je fixais ici, maintenant?

Je l'ai décrit comme le symbole de mon réveil futur. Sa sonnerie déclencherait sûrement mon réveil. Elle mettrait fin à ma léthargie et je pourrais enfin mettre à profit toutes ces capacités inexploitées que mes professeurs rêvaient de faire valoir.

2^eème scène

Autre temps, autre lieu. Je suis à Montpellier pour me former à la supervision. Je raconte une histoire, la mienne, au travers d'un discours décrivant une autre histoire, celle d'un patient que j'ai côtoyé au cours de mon activité professionnelle.

C'est le premier temps d'une séance de supervision, telle qu'elle nous est enseignée par Isabelle et Joseph. Joseph est parmi l'auditoire, avec les six co-stagiaires qui partagent cette formation.

Je parle d'un homme que j'ai rencontré plusieurs fois dans le cadre du travail. Pourquoi lui? Je ne sais pas. Pas par hasard. Il m'a semblé que je pouvais en dire quelque chose, de son histoire... Mais quelle déception après coup. Certes j'ai parlé de Nicolas, sans être interrompu, sauf peut-être, par mes émotions. Un monologue. C'est long quelques minutes de monologue. Et puis qu'avais-je à en dire de cette vie qui n'est pas la mienne? Tout en parlant, je me rendais compte des imperfections de mon discours. Des lacunes mnésiques et des informations incomplètes que je transmettais. Qu'allaient capter les quatorze oreilles attentives qui m'écoutaient? Quel message voulais-je faire passer? Quel message aura été reçu? Mystère. Je m'étais acquitté d'une tâche, j'avais pris le risque de m'exposer, de " m'insatisfaire".

Ce dont je me souviens du retour offert par mes collègues dans le deuxième temps est vague, sauf cette remarque unanime portant sur le ton de ma voix, monocorde, voire mélancolique. Joseph ajoute une observation qui me surprend. J'ai employé, tout au long de mon récit, le présent de l'indicatif. Temps peut utilisé, dit-il, pour la narration.

De ça, je ne pourrais rien en dire.

Du troisième temps, je ne conserve pas grand-chose, sinon l'œuvre du transfert, ou comment j'ai pu illustrer ses effets par mon discours.

Énigme et hypothèse

La situation que je viens de décrire a eu lieu en début de formation, je crois. Je ne peux pas la situer chronologiquement avec certitude. Mais cette remarque, anodine ou pas, me pose question, fait énigme, pour reprendre le terme qui nous est donné à propos de cette monographie.

En quoi l'emploi du présent de l'indicatif présente une incongruence ? De quoi cela parle-t-il ? Pour qui ?

« Le signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant » *Jacques Lacan*. La rencontre n'aura donc pas lieu. N'ayant pas compris le sens de la remarque de Joseph, le cheminement de ma pensée ne répondra pas à une question qui ne m'est probablement pas posée. Voyons comment par l'écriture, approcher, border, réduire puis accepter cette incomplétude.

Le temps:

Le temps est une notion humaine qui rend compte du changement dans le monde. Le questionnement s'est porté sur sa « nature intime » : propriété fondamentale de l'univers, ou plus simplement produit de l'observation intellectuelle et de la perception humaine. La somme des réponses ne suffit pas à dégager un concept satisfaisant du temps. Toutes ne sont pas théoriques : la « pratique » changeante du temps par les hommes est d'une importance capitale.

Il n'existe pas de mesure du temps de la même manière qu'il existe, par exemple, une mesure de la charge électrique. Dans ce qui suit il faudra comprendre « mesure de la durée » en lieu et place de mesure du temps.

La mesure de la durée, c'est-à-dire du temps écoulé entre deux événements, se base sur des phénomènes périodiques (jours, oscillation d'un pendule...) ou quantiques (temps de transition électronique dans l'atome par exemple). La généralisation de la mesure du temps a changé la vie quotidienne, la pensée religieuse, philosophique, et scientifique.

Pour la science le temps est une mesure de l'évolution des phénomènes. Selon la théorie de la relativité le temps est relatif (il



dépend de l'observateur), et l'espace et temps sont intimement liés.

Étymologie

Le mot *temps* provient du latin *tempus*, de la même racine que grec *τεμνεῖν*, *temnein*, couper, qui fait référence à une division du flot du temps en éléments finis. *temples* (*templum*) dérive également de cette racine et en est la correspondance spatiale (le *templum* initial est la division de l'espace du ciel ou du sol en secteurs par les augures). Enfin, « atome » (insécable), du grec ἄτομος (non coupé, indivisible) dérive également de la même racine.

Temps historique

Le temps historique est découpé en trois périodes :

- Le passé qui désigne ce qui n'est plus, avant le présent.
- Le présent qui désigne la limite entre le passé qui n'est plus et le futur qui n'est pas encore.
- Le futur qui désigne ce qui n'est pas encore, après le présent.

Le présent:

Curieusement, «présent» est absent du dictionnaire étymologique que je consulte. Évidemment, «absent» n'est pas présent non plus. Il n'y a pas de place dans cet ouvrage pour les lapalissades.

C'est donc "L'internaute.com" qui m'instruit. "Présent" peut être adjectif ou nom commun. Dans la situation qui me concerne, on peut me considérer présent, puisque j'y étais, physiquement du moins. Mais c'est le nom commun qui m'interroge: le présent que j'ai employé pour narrer. Plus exactement, c'est un nom propre, Joseph, qui me questionne. Joseph, maître des lieux ("maître mon pied au cul" m'a-t-il rétorqué lorsque je l'affublais ironiquement et respectueusement de ce titre dans le couloir). Le SSS ne siégeait pas à sa place. Il faisait partie de l'auditoire. Ce détail vaut-il d'être relevé? Il pose la question de l'être et de l'avoir. L'image que je projette sur Joseph, superficielle car je ne connais de lui que des bribes de vitrine, certes reluisante, qui l'instituent comme un maître, c'est à dire le réceptacle de mes projections. Or, dans la situation vécue, Joseph n'a pas les attributions du SSS, plus précisément il n'en a pas la place. Peu importe, puisque le dispositif fonctionne non pas sur les rapports à l'être mais sur ce que la fonction nous permet de transférer.

Le présent est aussi un temps grammatical que Wikipédia définit de la façon suivante: en linguistique, le présent est une forme du verbe qui signale typiquement qu'un événement se situe dans le présent. Il arrive que ce présent corresponde au moment exact de l'énonciation («Je vous déclare mari et femme»), mais ce n'est pas le cas le plus fréquent : il dénote le plus souvent des événements ayant débuté avant ou s'achevant après le moment présent, qu'il s'agisse d'un état (« il est fatigué »), d'une vérité générale (« Paris est la capitale de la France ») ou d'une habitude (« elle se couche de bonne heure tous les soirs »).

Dans mon récit, je crois avoir évoqué les trois types de situation sans m'être préoccupé de la forme grammaticale. Le présent est un temps facile à conjuguer, permettant d'éviter les formes langagières hasardeuses ou alambiquées.

Le temps de narration, toujours selon Wikipédia, est le temps principal d'un récit en français : passé simple, passé composé ou présent. Il est employé pour les événements considérés comme principaux, qui constituent la trame de l'histoire et y apparaissent dans l'ordre selon lequel ils se sont réellement produits. Le point de référence temporelle se déplace d'événement principal en

événement principal au fur et à mesure de la narration, c'est pourquoi on dit que ces événements font avancer le récit. Les autres événements et situations, qui constituent le « décor », sont indiqués chacun dans un temps qui met en évidence leur relation temporelle (simultanéité-antériorité-postériorité) avec l'événement principal les précédant (plus rarement : les suivant) immédiatement. En résumé, l'emploi que j'ai fait du présent pour raconter une histoire, a surpris mais ne présente pas un caractère anormal de mon récit. Dois-je m'en réjouir ou m'en inquiéter ?

Et alors?

La lecture de ces définitions ne m'éclaire pas. Je relève cependant un thème récurrent aux situations évoquées : le temps. Cette notion m'interpelle sous différentes formes. Le temps (tant) attendu d'un réveil espéré par d'(A)autres. Le temps, problématique caractéristique du comportement de Nicolas qui fuit en avant et répète des situations pathogènes au fil de son histoire, comme un temps qui se répète à l'infini.... Le temps de ma narration qui interpelle Joseph.

Le temps présent est pour moi un curseur entre passé et futur. Une notion abstraite, non palpable car toujours en mouvement. Il faudrait que la terre s'arrête de tourner, que nos cellules s'arrêtent de vieillir pour vivre le présent. Aussi infime que soit la période mesurée, elle devient "passé" dès qu'elle est dite. L'immobilisme, c'est la mort.

Dans mon rapport avec Nicolas, qu'a-t-il projeté sur moi que j'ai absorbé ? Qu'a-t-il non dit que j'ai accueilli à mon insu ? Du passé de ce patient, j'ai connaissance de la répétition de ses échecs de réadaptation et des flirts qu'il a eus avec la mort : sa mère a péri d'une rencontre avec un train, suicidaire ou accidentelle. Lui, met fin à ses périodes d'adaptation sociale, par des conduites suicidaires. Bien qu'il soit diagnostiqué schizophrène, il ne produit aucun discours délirant ni ne présente de troubles révélant une déstructuration psychique. Quelques traits dits paranoïdes et quelques difficultés à vivre en collectivité le caractérisent. Une angoisse omniprésente l'habite. Les soins prodigués ont pu, de façon toute relative, améliorer les manifestations et la gestion de cette dernière caractéristique.

De ce parcours, qu'est-ce qui m'interpelle, caisse qui résonne en moi ? Au premier abord, rien. Peut-être une posture mégalomane qui me fait croire que notre équipe de soins va réussir où d'autres ont échoués ? Peut-être ai-je été ému par l'histoire de Nicolas, par sa fragilité et par ses capacités intellectuelles et ses habiletés sociales bien au-dessus de celles que présentent généralement les autres patients de l'unité ?

Au deuxième abord, il s'avère que moi aussi j'ai approché la mort, au cours de ma prime enfance, par deux fois. Est-ce de cela et de ses corollaires que sont nées mes attitudes parfois "àquoibonistes", mon pessimisme joyeux, mon ironie et mon humour noir ? Je ne peux l'affirmer mais j'y pense en me questionnant sur le choix que j'ai fait de parler de Nicolas. Sa mélancolie à-t-elle heurté la mienne ?

Au troisième abord, ...Mon inconscient refuse d'en dire quelque chose, dans un langage que je puisse comprendre. Je suppose que c'est bien ça qui a dicté mon choix.

J'avais bien d'autres histoires à raconter, plus drôles, plus esthétiques, plus intéressantes, mieux racontables... ça n'a pas voulu, il m'a fait choisir Nicolas.

Il s'est écoulé 33 ans entre la scène que je décris en introduction de cette monographie et la séance de supervision vécue en formation. Et pourtant les émotions que j'ai éprouvées sont similaires.

« Aucune des choses qui ont eu lieu, soit juste, soit injuste, ne sera jamais anéantie. Le temps lui-même, ce père universel, ne saurait les empêcher d'avoir été et de renaître. » Pindare *Thèbes*, 438 av. J.-C.

Pour Juan-David Nasio, « l'inconscient est tantôt une force de vie qui nous pousse à répéter les mêmes comportements heureux, tantôt une force de mort qui nous pousse à répéter compulsivement

les mêmes comportements d'échec¹ ». Si, à mes yeux, Thanatos semble parrainer le destin de Nicolas, sans bienveillance, mais avec beaucoup d'assiduité, qu'en est-il pour moi et quelle situation suis-je sensé répéter ?

Les deux situations que j'ai relatées sont des situations d'apprentissage. Si nous écartons l'hypothèse d'une mise en scène masochiste, nous pouvons envisager que le désir d'apprendre, situé dans les hauteurs de la pyramide de Maslow, perdure et s'auto alimente tant qu'il ne crée pas de traumatisme.

Ces deux passages de mon histoire, situés à l'aube et au crépuscule de ma carrière professionnelle ont en commun une approche au savoir non pas savant, mais éprouvé.

Que vais-je donc chercher dans ce type de rencontres ?

Les animateurs de ces formations sont psychanalystes. La psychanalyse représente pour moi une approche de vérité. Pas une vérité absolue mais une façon d'appréhender la vie qui tend à donner du sens. J'ai longtemps prêté aux psychologues ou autres pys des facultés idéalisées. Ce sont eux qui comprennent, qui contiennent le sens. Comme Marin Marais quêtant sa vérité auprès de Sainte Colombe dans « Tous les matins du monde » je pensais trouver des réponses auprès de ces maîtres, sujets supposés savoir.

Afin d'éclairer mes questions métaphysiques d'adolescent, j'achetais mon premier livre psy « Ce que Freud a vraiment dit » écrit par David Stafford-Clark. Cette lecture étant ardue, Pierre Daco dans « Les triomphes de la psychanalyse » m'apportait plus de satisfaction. La voie était ouverte, la psychiatrie me tendait les bras...

Qu'as-tu appris à l'école, mon fils

A l'école aujourd'hui?

Qu'as-tu appris à l'école, mon fils

A l'école aujourd'hui?

Graeme Allwright

Je n'ai rien @ pris.

Les instances cliniques organisées au cours de cette formation ont mis en évidence l'absolue nécessité d'un temps de parole, d'un temps pour symboliser, pour se débarrasser de la gangue transférentielle qui nous aveugle lorsque, dans nos pratiques professionnelles nous sommes amenés à « faire du relationnel ». Pour que ce faire ne soit pas une errance, une navigation à vue.

A tour de rôle, nous avons pu éprouver les effets du transfert. En absorbant puis en reproduisant, en remettant en scène, à notre insu, les expressions symptomatiques des personnes que nous accompagnons.

Joseph Rouzel considère la supervision comme l'outil pour travailler, mettre au jour, mettre à ciel ouvert, dévoiler, le transfert établi entre un usager et un praticien de l'action sociale. Et ce afin de produire un déplacement du et dans le transfert »²

Ce déplacement, cette scission se fera par la parole, par la verbalisation d'une différence, par un renoncement à l'idéal, à ce qui serait bien. C'est laisser tomber.

La parole nue n'étant pas opérante, pas "symbolisante", il faut l'habiller, la charger d'affect et l'adresser. . « Le transfert, c'est de l'amour qui s'adresse au savoir » écrit Joseph Rouzel en citant

¹ NASIO, Juan-David, *L'inconscient, c'est la répétition !*, Désir-Payot, 2012.

² ROUZEL, Joseph, *La supervision d'équipe en travail social*, Dunod, 2007.

jacques Lacan.³ A qui ? A celui qui sait, celui à qui on prête la faculté de compléter, de comprendre, celui qui posséderait ce qui manque au parlant. Nommé « Sujet Supposé Savoir » par Jacques Lacan.

Cette place exceptionnelle est celle du superviseur. Superviseur est une fonction, un rôle. L'acteur qui enfle cette panoplie n'est pas tout sachant. Il n'est pas le rôle et s'en différencie.

Cette place implique et nécessite de pouvoir repérer l'objet mis en jeu dans le transfert d'entendre ce qui se joue, se répète, entre le soigné ou résidant ou usager et le supervisé, mais aussi entre le supervisé et le superviseur.

Cette faculté ne s'acquiert qu'avec l'expérience et nécessite à minima un travail sur soi.

Claude Allione explique ce besoin de soutenir le soignant, ou le superviseur car la position transférentielle est la même, par le holding du holding⁴ : « ...le soignant s'efforce de porter. Mais à porter, il s'épuise et craint de mal porter. Par ailleurs, et quelle que soit sa valeur, il s'éprouve au contact du patient dans un reflet où des éléments indésirables s'invitent inopinément à sa table. Il se trouve alors, à son corps défendant, parfois à son insu, dans la position de porter en étant habité par l'envie de jeter dans le vide ce poids qui l'embarrasse, de se débarrasser de cet encombrant fardeau... »

Soignons donc, non pas d'abord, mais aussi, le soignant.

Pour conclure

L'histoire racontée dans ma position de supervisé n'a pas de suite. Je ne rencontre plus le patient évoqué dans ma narration donc, si déplacement il y a eu, je ne peux l'apprécier au contact du patient que je ne rencontre plus.

« La résistance c'est sain, il ne s'agit pas de la contrer, la résistance doit se lever d'elle-même, quand ça résiste, ça résiste »⁵.

Ce qui pour moi a fait énigme fait toujours énigme. Je reste donc un sain homme énigmatique.

J.D. Nasio parle de mêmeté : « Je suis essentiellement le même à 6 mois, à 2 ans, à 40 ans et à 60 ans, malgré les innombrables changements qui m'ont affecté. Je change mais je reste toujours le même. Décidément, cette certitude de la mêmeté me rassure et me fait du bien. »⁶

Évidemment, je suis enrichi d'une expérience, d'un éprouvé. Conforté dans ma quête, dans ma tête. Cette formation est pour moi un lieu de holding, un chantier, dans tous les sens du terme. Ça étaye, ça travaille, ça construit, ça borde, ça transforme les mots, ça chante. On croit que c'est entier mais il manque toujours quelque chose...

J'ai parlé de **Moi** sans tout dire **Surmoi** car je pense que **Ça** vous intéresse. MerSi **gmund Freud**.



³ ROUZEL, Joseph, *La supervision d'équipe en*

⁴ ALLIONE, Claude, *La part du rêve dans les in.*

⁵ PIGNOLET DE FRESNES, Isabelle, citée par Ingrid Hayton, <http://www.psychasoc.com/Textes/Monographies-XII-suite>, 2012

⁶ NASIO, Juan-David, *L'inconscient, c'est la répétition !*, Désir-Payot, 2012.

Bibliographie

ALLIONE Claude, *La part du rêve dans les institutions*, Encre Marine, 2010.

NASIO, Juan-David, *L'inconscient, c'est la répétition !*, Désir Payot, 2012.

ROUZEL, Joseph, *La supervision d'équipes en travail social*, Dunod, 2007.

Charlois Gérald

Je me souviens du présent.

Ce que superviser veut dire. La supervision, bien qu'elle mette en jeu la subjectivité de chacun, ne peut se passer d'un cadre, à l'intérieur duquel vont s'exprimer les singularités, s'illustrer les ratés et parler les manques.
Cette monographie n'est ni une référence ni un résumé de la formation. Juste une interprétation, un cliché, une rencontre avec soi et avec les autres.
Elle est forcément incomplète. Chacun pourra y projeter ou non une part de lui-même.

Mots clés : Formation, expérience personnelle, psychanalyse, transfert.